

Chronique

Maxime
Samain

Porter la plume dans la plaie de l'analphabétisme

Le projet d'ouvrage collectif «My Name Is Inko» veut mettre l'intelligence collective au service de la lutte contre l'analphabétisme.

C'est pas par hasard si le projet «My Name Is Inko» a été lancé le 8 septembre dernier, journée internationale de l'analphabétisation. Cet ouvrage collectif va être rédigé par 5.000 personnes dans les prochaines semaines à la façon d'un cadavre exquis. Chacun peut acheter la possibilité d'écrire une phrase et l'intégralité des bénéfices générés par le projet sera reversée à la World Literacy Foundation, association caritative partenaire luttant contre l'analphabétisme et les disparités en matière d'éducation.

À l'initiative du projet, on trouve un collectif de 7 femmes et hommes belges, passionnés de créativité et de communication, qui partagent une vision poétique du monde et croient fermement dans le caractère fondamental de la lecture et de

l'écriture. La petite équipe a réussi à convaincre plusieurs personnalités de renom de participer à l'écriture de «My Name Is Inko». L'écrivain Joël Dicker a été le premier VIP à rejoindre l'aventure en écrivant la toute première phrase du livre.

À la suite de cette première phrase, 4.999 anonymes ou personnalités vont se succéder pour compléter l'histoire qui a comme point de départ un futur lointain, où le dernier être humain sur Terre capable de lire et d'écrire a décidé de restaurer l'écriture au sein de la civilisation. Il s'agit d'une jeune femme dénommée «Inko» en raison des tâches d'encre qui recouvrent en permanence ses doigts.

Je serai l'un d'eux. À l'heure où notre champ lexical se réduit comme peau de chagrin, où la culture est trop souvent associée à du simple divertissement, où l'intelligence humaine est mise, par erreur, en concurrence avec l'intelligence artificielle, où le rationalisme prédomine et tend à exclure de notre grille de

Un cadavre exquis à 5.000, c'est risqué. Combattre l'analphabétisme avec un livre, c'est osé. Convaincre Joël Dicker d'écrire la première phrase, c'est ambitieux. Y participer, c'est une évidence.

lecture du monde tout ce qui n'est pas objectivement quantifiable, le combat contre l'analphabétisme est vital pour nos sociétés. D'autant plus s'il se fait collectivement dans un esprit d'autogouvernance comme c'est le cas pour ce projet.

Chaque coauteur verra sa phrase inscrite sur la blockchain, il en sera propriétaire, et aura la possibilité d'en garder une trace via la possession d'une œuvre d'art digitale. L'ensemble du texte sera ensuite disponible sous forme d'un livre papier et d'une œuvre numérique pour le rendre accessible au plus grand nombre.

Le récit qui découlera de l'intelligence collective de ces milliers d'auteurs et autrices sera peut-être dystopique au vu du pitch de départ, mais devrait surtout être teinté d'espoir. Un cadavre exquis à 5.000, c'est risqué. Combattre l'analphabétisme avec un livre, c'est osé. Convaincre Joël Dicker d'écrire la première phrase, c'est ambitieux. Y participer, c'est une évidence.

Les familles se recomposent au théâtre de Poche

Elles ont beau être recomposées, elles n'en restent pas moins des familles. Mais au sein de ces groupes que l'autrice compare à des puzzles dont les pièces ont parfois du mal à s'accorder, quels sont les rôles et les statuts de chacun? Comment nommer le nouveau petit ami de Maman (ou de Papa), ou l'amoureuse de Papa (ou de Maman)?

Le spectacle rappelle que si deux êtres se choisissent comme partenaires de vie, leurs progénitures respectives se voient imposer une situation nouvelle dans laquelle elles vont devoir trouver leur propre place. Pas toujours évident, comme le racontent les dizaines de témoignages qui constituent l'essence de ce projet.

De son propre aveu, Julie Annen n'a pas rencontré beaucoup de difficultés pour faire parler ses interlocuteurs-trices sur le sujet. Le plus compliqué a sans doute consisté pour elle à faire le tri parmi ces témoignages nombreux, à en sortir l'essence et à construire un ensemble qui donne à entendre le plus de cas de figure possibles sans tomber ni dans une dimension «documentaire», dans laquelle ce genre de démarche pourrait s'engouffrer, ni dans une accumulation de cas extrêmes qui serviraient davantage une émission de débat qu'à une pièce de théâtre.

Marâtre ou parâtre

Sur scène, ils sont trois: Ninon Perez, Diana Fontannaz, Arnaud Botman. Ils ont l'âge d'être «marâtres» ou «parâtres». Tour à tour, ils prennent la parole et apportent petit à petit une pierre à

l'édifice pour illustrer la difficulté, mais aussi le bonheur qu'il y a à composer une famille avec des «pièces rapportées» qu'il va falloir conquérir, séduire, apprivoiser, amadouer et surtout aimer. Ou au moins tenter de le faire.

Les histoires dont ils se font les porte-parole sont drôles, touchantes pour les unes, poignantes ou terribles pour les autres. Sans tomber dans un angélisme benêt, «Recomposées» nous parle avant tout des liens qui unissent ces êtres qui n'étaient pas forcément destinés à «faire famille».

Des liens de parentalité, certes, mais avec quelles limites? Des liens d'amour? Pas forcément. Des liens juridiques? Voilà une bonne question. Car, lorsque la famille recomposée explose, pour une raison ou une autre, ou que l'un de ses membres disparaît, que reste-t-il des liens qui se sont créés?

Toutes ces questions sont abordées, à défaut d'être débattues, dans ce moment de théâtre qui reste léger, traversé de part en part par une petite musique qui nous dit que le plus important, c'est sans doute d'essayer d'aller vers l'autre.

ERIC RUSSON

THÉÂTRE

●●●●●

«Recomposées»

Julie Annen

Au Théâtre de Poche jusqu'au 30/09 www.poeche.be



Des dizaines de témoignages forts, incarnés, de gauche à droite, par Diana Fontannaz, Ninon Perez et Arnaud Botman. © LARA HERBINIA

Avec Pelly et Dessay, time is money!



Le rythme de la mise en scène ne laisse place à aucun temps mort, mais n'en est pas agaçant pour autant. © D. BRÉDA

Le metteur en scène Laurent Pelly cache sous la farce de «L'Impresario de Smyrne», de Goldoni, une réflexion sur les rapports entre art et argent.

ERIC RUSSON

Vivre de son art. Fort bien. Mais comment? Où aller chercher l'argent? Et qui décide de la valeur marchande d'une œuvre ou d'un artiste? En matière de théâtre, plus le rôle est grand, plus la prestation sera rémunérée. Si l'on respecte une logique économique, le premier rôle (donc le mieux payé) devrait être attribué à celui ou celle qui fait preuve du plus grand talent. L'équation, ainsi libellée, semble assez facile à résoudre. Sauf que le talent est une donnée aussi subjective que variable, qui dépend du regard que le juge. Et celui de l'impresario ou du producteur est très différent de celui de l'artiste lui-même.

Carlo Goldoni a beau avoir écrit sa pièce en 1759, les situations qu'il décrit sont parfaitement

transposables à l'époque contemporaine. Le décalage profite d'ailleurs à la comédie. Nous sommes à Venise; le petit milieu artistique est en émoi depuis l'annonce, soi-disant secrète, de l'arrivée d'un Turc qui compte engager moult chanteurs pour monter un grand opéra à Smyrne. La chasse est ouverte!

On retrouve dans la galerie de portraits qu'il propose tous les prototypes de la commedia dell'arte: le commanditaire habillé comme un cowboy et fumant cigare qui n'y connaît rien en théâtre et encore moins en opéra, le baron roublard qui s'improvise agent d'artistes, le librettiste fourbe qui veut absolument se placer dans la course, les trois chanteuses (dont la soprano Natalie Dessay) qui sont prêtes à toutes les veuleries, mais

On retrouve dans la galerie de portraits que propose Laurent Pelly tous les prototypes de la commedia dell'arte.

THÉÂTRE

●●●●●

«L'Impresario de Smyrne»

Carlo Goldoni

Au Théâtre Jean Vilar (Louvain-la-Neuve) jusqu'au 23/9, au Théâtre de Liège du 28 au 20/12, et au Théâtre du Parc du 19/1 au 17/2.

aussi à copieusement se tirer dans les pattes, pour obtenir le rôle de la «prima donna», le castra (excellent Thomas Condemine) qui surjoue en toutes circonstances, se prend pour un grand artiste de théâtre mais dont le véritable talent semble inversément proportionnel à sa prétention et son arrogance.

Une farce irrésistible

Laurent Pelly, grand metteur en scène de théâtre et d'opéra, fait se croiser ce (tout) petit monde sur une scène immense et presque nue sur laquelle est planté le contour en biais d'une cage de scène, figurant un bateau qui tangue dangereusement.

Les personnages y évoluent toujours à la limite du déséquilibre. Même le trio de musiciens qui les accompagnent en direct (clavier, violoncelle, violon) semble soumis à la houle ambiante. Le rythme qu'il impose à sa mise en scène ne laisse place à aucun temps mort, mais n'en est pas agaçant pour autant. Le ton qu'il imprime est résolument celui de la farce. Ses comédiens, visages pâles de clowns (presque) blancs et costumes noirs, figurent un milieu du théâtre qui lutte pour sa survie et s'agitent comme s'ils tentaient de remonter un courant contraire qui les éloignerait de la rive.

On pourrait voir cet «Impresario de Smyrne» comme une farce fustigeant le théâtre privé, comme dans le formidable film «Les Grands Ducs» de Patrice Leconte, avec ses comédiens de seconde zone et ses producteurs pourris. Comme le cinéaste, Laurent Pelly signe surtout un hommage vibrant, (im)pertinent, contemporain et qui ne prend pas les spectateurs (à partir de 14 ans) pour des idiots, à toutes celles et ceux qui font ce difficile métier du spectacle vivant.